

1786, une élection à l'Académie des Sciences

Daniel Fischer

« Je croirois manquer d'une grande satisfaction, si je n'osois joindre mes vœux (...) aux souhaits de tous le public éclairé et de tous ceux qui sont de véritables patriotes. Ce sont là les premières pensées qui me sont venues lorsque j'ai vu par les papiers publics que cette Académie illustre de la France vous a choisis à tant de titre pour un de ses membres, la quelle choix sa Majesté a solennellement confirmé et ratifié quoique sans exemple jusqu'à nos jours à certain égard.¹ »

C'est par ces louanges d'octobre 1786 que le pasteur de Rothau, Kolb, salue l'entrée, quelques semaines plus tôt, d'un protestant à l'Académie royale des Sciences. En effet, Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793) rejoint le 2 août 1786 la prestigieuse Académie des Sciences de Paris, créée par Colbert en 1666, institutionnalisée, dotée de règlements et pérennisée à partir de 1699. Nommés par le roi après classement d'une liste de candidats par le suffrage des académiciens, les membres de l'Académie ont le privilège de figurer dans l'*Almanach royal*, aux côtés des membres de l'Académie française, de l'Académie royale des Belles-Lettres, de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture et de l'Académie royale d'Architecture.

Le pasteur Kolb n'est pas le seul à féliciter Philippe Frédéric de Dietrich pour cette nomination, dont la nouvelle est parvenue outre-Rhin. Érasme de Dietrich, son neveu, écrit depuis Leipzig : « Agréer (...) mes sincères félicitations à l'occasion de votre réception à l'académie des Sciences. J'en eu une bien sensible joie, lorsque mes parents me l'apprirent et que je lus dans tous les papiers publics. Cette nouvelle a causé une très grande sensation en Allemagne, et beaucoup de plaisir à ceux qui ont eu l'honneur de vous connaître dans ces contrées² ». Cette fierté familiale d'avoir compté en son sein un académicien est perpétuée après la mort de Philippe Frédéric, puisque Jean Albert Frédéric de Dietrich, dit Fritz, rappelle dans le panégyrique qu'il consacre à son père, probablement à l'époque où il s'agissait de réhabiliter sa mémoire, que : « Des mémoires intéressants sur les volcans et sur d'autres objets de ses voyages, la traduction de plusieurs ouvrages distingués des plus fameux minéralogistes et chymistes étrangers qu'il enrichit de notes précieuses, enfin ses principes hardis en économie politique le firent estimer de Turgot, dont il devint bientôt l'ami et lui valurent enfin la qualité de correspondant de l'Académie des Sciences, dont il

fut nommé membre quelques années avant la Révolution³ ».

Si Philippe Frédéric de Dietrich est bien nommé correspondant d'un académicien, le marquis de Courtanvaux, le 29 mars 1775⁴, la terminologie employée dans les lettres de félicitations de 1786, évoquant une « réception à l'académie » du baron de Dietrich, tour à tour « nommé membre » ou « choisi pour un de ses membres », ne permet pas d'établir avec précision quelle place tant convoitée Philippe Frédéric de Dietrich finit par obtenir à l'Académie des Sciences.

Dès l'année suivante, dans l'*Almanach royal*, c'est à la section des « associés libres » de l'Académie qu'apparaît le nom du « baron Dietrick, secrétaire interprète », demeurant au « Faubourg Poissonniere » à Paris⁵. A quoi correspond cette promotion de « correspondant » en « associé libre » le 4 août 1786 ?

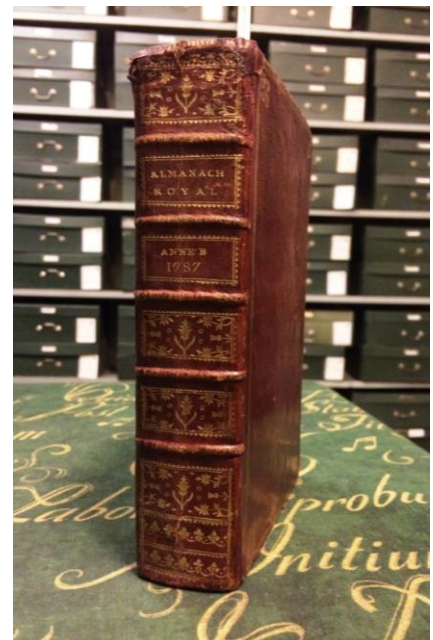


Fig.1 : L'*Almanach royal* de 1787, conservé aux archives de Dietrich.

¹ Archives De Dietrich ADD 13-9(2) : Lettre de Kolb, pasteur de Rothau, adressée le 16 octobre 1786 à Philippe Frédéric de Dietrich. Orthographe non modernisée.

² ADD 59-9(11) : Lettre d'Érasme de Dietrich, fils de Jean, dit "Hansel" de Dietrich, adressée 22 décembre 1786 à Philippe Frédéric de Dietrich.

³ ADD 59-8(12) : Manuscrit de Jean Albert Frédéric de Dietrich à la gloire de son père, s.d.

⁴ L'annuaire des académiciens, disponible sur le site internet de l'Académie des Sciences le rappelle : <http://www.academie-sciences.fr/fr/Table/Membres/Liste-des-membres-depuis-la-creation-de-l-Academie-des-sciences/> consulté le 17 janvier 2016.

⁵ *Almanach royal*, Paris, D'Houry, 1787, p.513-514.

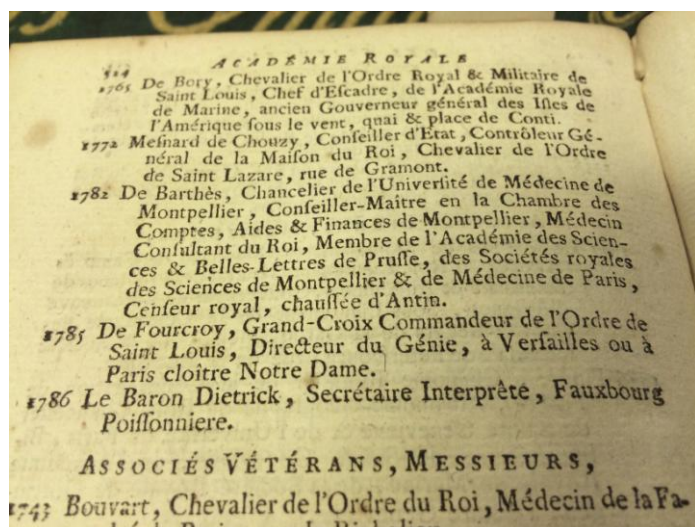


Fig.2 : La mention de son entrée parmi les associés libres de l'Académie royale des Sciences en 1786, apparaissant dès 1787.

A l'origine de la carrière de savant de Philippe Frédéric de Dietrich : un projet de reconversion ?

Après des études de droit à Strasbourg, Philippe Frédéric de Dietrich effectue un « grand tour » européen, entrecoupé de retours en Alsace à l'occasion desquels se manifestent, à Bruchsal et à Zinswiller, des velléités d'entrepreneuriat et sa volonté de croiser des savoirs scientifiques et techniques. Héritier des salines de son grand-père à Bruchsal, dans l'évêché de Spire⁶, il cherche à les valoriser. Des lectures savantes sur la saturation du sel et l'exemple de procédés d'évaporation mis en œuvre au Bévieux (Suisse) et à Arc-et-Senans nourrissent la rédaction d'une série de trois mémoires en 1772–1773, préconisant une modernisation du site et, croquis à l'appui, la construction de bâtiments de gradation avec bacs de rétention. En 1774, son père lui confie la conversion de son usine alsacienne de Zinswiller en aciérie⁷. Malgré l'embauche de spécialistes étrangers, la production d'acier est un échec. Une deuxième expérience est tentée, celle de la méthode catalane, consistant à réduire directement le minerai de fer dans des bas-fourneaux, ce qui permet d'économiser tout le combustible habituellement nécessaire à l'affinage de la fonte. L'expérience est un succès, mais n'aboutit à aucun résultat productif. Les innovations que Philippe Frédéric a tentées n'ont que momentanément transformé les établissements paternels en laboratoire grandeur nature. Son père écrit : « Tu n'as pas encore l'expérience nécessaire pour monter un établissement, et il est fort inutile de te laisser faire des sottises⁸ ».

Cet échec et l'ire paternelle conduisent Philippe Frédéric à chercher à se construire une réputation en dehors du cadre familial, espérant gagner la reconnaissance et le respect de pairs, de critiques, d'amateurs, voire d'un public éclairé qu'il se choisit. C'est dans le champ de la minéralogie qu'il entend asseoir sa réputation de savant entre 1775 et 1786. Donata BRIANTA et Isabelle LABOULAIS ont montré à quel point la minéralogie et la science des mines sont des domaines qui naissent et se développent dans les Etats européens entre le milieu du XVIII^e siècle et le début du XIX^e (BRIANTA, 2007). La minéralogie devient progressivement, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une science à part entière, autonome, légitime, professionnalisée (LABOULAIS, 2012). Partageant sa vie entre Paris, où le conduit une partie de l'année une charge achetée pour lui par son père, et l'Alsace où se déroule sa courte carrière entrepreneuriale, Philippe Frédéric de Dietrich noue des contacts savants sur la recommandation, à la fois scientifique et maçonnique, de Jacques Reinhold Spielmann (1728-1793), professeur de pathologie médicale à l'Université de Strasbourg, son mentor, lui-même correspondant de l'Académie royale des Sciences depuis 1772.

Si sa carrière académique est facile à suivre après 1775, les origines de sa réputation de minéralogiste et son entrée dans le monde des échanges savants sont mal connues et sujettes à controverses. En 1774-1775, désireux de se faire connaître, il prend part aux débats et aux échanges savants au sujet du basalte, qui mobilisent alors de nombreux minéralogistes. Il démontre la nature volcanique du Kaiserstuhl, près de Fribourg-en-Brisgau, en identifiant sur un échantillon de basalte les propriétés observées sur les roches du Vésuve lors de voyages effectués entre 1770 et 1772 (GALL, 2007). Le mémoire est salué par Lavoisier, mais la paternité de cette découverte est rapidement contestée par le professeur Hermann, qui avait, le premier, identifié un échantillon du Kaiserstuhl. Cette polémique n'empêche pas Dietrich d'être nommé correspondant de l'académicien honoraire François César Le Tellier de Courtanvaux le 29 mars 1775. Il est, dès lors, l'un des 85 correspondants liés nominativement à un académicien. Leurs conditions de nomination, de rattachement à un membre, de travail et d'échanges de lettres et de mémoires sont fixées dans un règlement de 1753. En 1775, le formulaire de réception de Philippe Frédéric de Dietrich stipule :

« L'Académie, informée du savoir & de la capacité de Monsieur le Baron Diétrick Magistrat Noble de la Ville de Strasbourg secrétaire de l'ordre Royal du Mérite Militaire, et desirant luy donner des marques de son estime, qui puissent l'encourager à continuer le commerce de lettres dans lequel il est

⁶ ADD 29.

⁷ ADD 34-10b.

⁸ ADD 34-10b(15).

avec Monsieur le Marquis de Courtanvaux sur des matières de Mathématique & de Physique, l'a nommé pour son correspondant ; luy accorde, en cette qualité, le droit d'entrée aux assemblées quand il viendra à Paris, et l'exhorte à continuer cette correspondance avec le plus de régularité qu'il sera possible, persuadée qu'elle en tirera de l'utilité. »

Cette nomination est précédée, un mois plus tôt, le 28 février 1775, d'un compte-rendu à l'Académie de Macquer, Desmarest et Lavoisier très favorable à Dietrich, et concernant sa première traduction scientifique, celle des *Lettres sur la minéralogie* de Ferber au chancelier von Born, parue à Strasbourg en 1774. Il apparaît clairement que l'Académie souhaite s'attacher deux des qualités indéniables de Dietrich : les savoirs d'un « minéralogiste et métallurgiste » prometteur et ses compétences de traducteur de savants germanophones. En 1776, l'Académie accorde son privilège à cette traduction, et motive son choix de la manière suivante :

« Les notes que ce savant correspondant a jointes à sa traduction ne sont pas la partie la moins précieuse de cet ouvrage. M. Diétrich a mis à profit toutes les recherches et toutes les observations qu'il a faites lui-même dans un voyage d'Italie postérieur à celui de Mr. Ferber⁹, pour rectifier ce qui lui a paru exiger des corrections, pour étendre ce qui avait besoin de développement et en faits détaillés que nous offre M. Diétrich annoncent un Minéralogiste et un Métallurgiste instruit, bien capable de mêler ses observations avec celles de Mr. Ferber.

M. Diétrich ne se contente pas de ce qu'il a pu tirer de son propre fonds, il rapproche ce que les voyageurs modernes les plus éclairés ou les plus célèbres ont écrit sur chaque objet, et s'il ne résulte pas toujours de ce rapprochement un fait bien établi, une vérité bien décidée, du moins le lecteur peut se flatter d'avoir sous ses yeux tout ce qui a été soupçonné, dit et pensé sur un point d'histoire naturelle intéressant.

Nous ne parlerons pas ici du mérite de la traduction : on doit sentir quel avantage avait M. Dietrich qui parle les deux langues et qui connaît bien une troisième bien essentielle à l'intelligence de cet ouvrage, la langue de l'histoire naturelle.

D'après tous ces motifs, nous pensons que la traduction des *Lettres* de Mr. Ferber par M. Diétrich enrichies des notes de ce correspondant mérite d'être publiée sous le privilège et avec l'approbation de l'Académie. (...) Signé : Desmarest, Macquer, Lavoisier¹⁰. »

⁹ En réalité antérieur. Dans sa préface du traducteur, Philippe Frédéric de Dietrich explique qu'il a « précédé Mr. Ferber en Italie ».

¹⁰ PV de l'Académie royale des Sciences du 17 janvier 1776, f°17r : Rapport de Desmarest, Macquer et



Fig.3 : Antoine Lavoisier et sa femme, peints par David en 1788 (Metropolitan Museum of Art, New York). Lavoisier, grand chimiste, régisseur des poudres et salpêtres, et directeur de l'Académie des Sciences, soutient la carrière de Dietrich dès 1775, et donne à l'Académie des comptes rendus très favorables des travaux envoyés par le jeune correspondant et traducteur de savants étrangers.

L'obtention de l'approbation de l'Académie pour des travaux scientifiques est primordiale. La mention « approuvé par l'Académie » donne une caution scientifique à la valeur des travaux et le privilège de pouvoir publier : elle dispense d'un examen devant la censure royale, ce qui laisse à l'Académie un pouvoir fondamental dans la France des Lumières, où l'imprimé reste très contrôlé (HAHN, 1993, p.IX). Le premier livre de Philippe Frédéric de Dietrich obtient donc ce privilège recherché.

Dès lors, de 1775 à 1786, les contributions de Philippe Frédéric de Dietrich, autorisé à échanger avec les académiciens et admis aux séances de l'Académie, ne cessent d'être mentionnées en séance, et d'être insérées dans les périodiques spécialisés. Cependant, la publication dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences* (93 volumes de 1699 à 1790) est réservée aux membres effectifs, ainsi qu'aux membres de l'Académie de Montpellier, autorisés par privilège royal datant de 1706 à faire paraître un mémoire par an. Nul autre savant ne peut être habilité à y publier ses mémoires (HALLEUX, McCLELLAN, BARABIU et XHAYET, 2001, p.93). Mais à partir de 1744, l'Académie rassemble dans

Lavoisier sur le privilège de l'Académie à accorder aux traductions de Diétrich de Ferber.

les Mémoires de mathématiques et de physique présentent à l'Académie par divers Sçavans, communément appelés le *Recueil des Savants étrangers*, des communications faites aux séances de l'Académie par des auteurs qui n'en font pas partie mais dont la qualité des travaux est reconnue et cautionnée par un membre de la compagnie. Les étrangers et les correspondants de l'Académie

peuvent échapper à cette dernière formalité, et user abondamment de ce moyen pour diffuser leurs travaux (HALLEUX, McCLELLAN, BARABIU et XHAYET, 2001, p.441). Les *Mémoires de mathématiques et de physique*, tout comme le *Journal de Physique* de l'abbé François Rozier, comptent de nombreuses publications de Philippe Frédéric de Dietrich entre 1775 et 1786 :

Année	Envoi à l'académie	Publication
1775	28 février : compte-rendu de sa traduction commentée des <i>Lettres sur la minéralogie écrites par M. Ferber à M. le chevalier de Born</i> , parue chez Baur et Treuttel à Strasbourg en 1774 à l'Académie des Sciences, approuvée par Macquer, Desmarest et Lavoisier.	
1776	1 ^{er} mars : lettre à Macquer et à Sage pour dénoncer une erreur concernant le sinople et les pyrites aurifères dans le <i>Dictionnaire de minéralogie</i> de Valmont de Bomare. Note concernant les pyrites martiales aurifères dans un ouvrage sur un <i>Voyage en Italie concernant surtout la minéralogie, la botanique et les volcans</i> .	Dans le <i>Journal de Physique</i> , t.7, p.76-77, « Lettre de M. le baron de Dietrich sur la manière d'agir du mercure dans les maladies vénériennes. » et p.477-479 « Lettre sur le danger des boules de cuivre placées sur les chenets contenant aussi quelques observations météorologiques. »
1777	23 juillet : communication de deux observations anatomiques ayant pour objet des vices de conformation aux parties génitales et au bras gauche en deux sujets différents.	
1778	25 juillet : Mémoire sur un volcan éteint dont Dietrich a trouvé les produits et les vestiges près du Vieux-Brisach. Répétition à l'Académie des expériences menées à Strasbourg par Alessandro Volta et Dietrich : Lavoisier, Dietrich et Fourcroy répètent dans un fossé de la Bastille l'expérience sur les gaz des marais.	Article « Sur la cristallisation du fer » dans le <i>Journal de Physique</i> , t.11, p.417-420.
1779	Observations sur les volcans, présentées à l'Académie par Montigny et Lavoisier.	
1780	Livraison à l'Académie d'un mémoire sur l'effet de l'électricité sur les boussoles, commenté par Leroy et Brisson.	Dans le <i>Journal de Physique</i> , t.15, p.381-383 « Observations sur le cuivre contenu naturellement dans les mines d'étain ».
1781	7 février : envoi à l'Académie d'un Recueil d'observations sur les volcans et la minéralogie du Kamtchatka, imprimé avec approbation de Montigny et Lavoisier.	8 août : sa traduction des <i>Observations chimiques et expériences sur l'air et sur le feu de Scheele</i> est approuvée et imprimée sous privilège, par Berthollet et Lavoisier. 21 août : son recueil sur le Kamtchatka est lu à l'académie, et publié dans le <i>Journal de Physique</i> , t.18, p.29-44.
1782	Mémoire sur un ver qui détruit le bois et un autre mémoire sur la cristallisation du lait pur adressés à l'Académie.	
1783	Communication de Philippe Frédéric de Dietrich à l'Académie d'extraits de journaux allemands « sur les vers luisants placés dans l'air vital » et « sur l'acier fondu placé par l'excentricité dans le même air ».	Publication, dans le <i>Journal de Physique</i> , t.22 p.315-316 d'une « Lettre communiquée par M. le baron de Dietrich à l'Académie Royale des Sciences, sur un enfant monstrueux », t.22, p.478-479 des « Observations sur un homme qui a sept doigts à la main », t.23 p.28 d'une « Lettre à M. l'abbé Mongez sur différents phénomènes de fusion opérés par l'air

		déphlogistiqué » et p.105-110 « au sujet du mercure fixé de la transmutation du mercure et de l'argent en or publié par le docteur Price », et t.23 p.161-184 d'une « Description d'un volcan découvert en 1774 près le Vieux-Brisach ».
1784	Rapport sur une pierre composée de quartz et de mica, et observations faites dans les Vosges sur commissions de Daubenton et Desmarests. 30 juin : l'Académie des Sciences juge digne d'accorder son privilège au <i>Supplément du Traité de l'air et du feu</i> de Scheele, après rapport de Sage et Lavoisier.	24 janvier : lecture à l'Académie d'une description d'une pierre élastique, publiée dans le <i>Journal de Physique</i>, t.25, p.276-278. 28 avril : lecture des « Observations sur la montagne des Chalances, près d'Allemont en Dauphiné, et sur les gîtes de minerai d'argent qui s'y trouvent, adressées par M. Schreiber, directeur des mines de Monsieur, à M. le baron de Dietrich », publiées t.24, p.380-387 dans le <i>Journal de Physique</i>, où on trouve aussi t.24, p.167-169, une « Lettre de M. de Trebra, intendant des mines du Hartz, à M. le baron de Dietrich » ; t.24, p.320-323 d'une « Lettre de M. le baron de Dietrich à M. l'abbé Mongez le Jeune au sujet des conducteurs employés aux édifices dans l'antiquité » reprenant la traduction, par le pasteur Eisen de Niederbronn, d'un échange entre Michaelis et Lichtenberg ; t.25, p.273-274 « Observation communiquée à l'Académie par M. le baron de Dietrich en avril 1784 sur un froid vif observé à Niederbronn » ; « Lettre de M. le baron de Dietrich à M. l'abbé Mongez le Jeune sur la disgrâce et le suicide du Dr Price à Londres » ; t.25 p.275-276 « Notice d'un prétendu régule d'antimoine natif découvert en Transylvanie par M. de Ruprecht, conseiller des Mines ».
1785	3 avril : Dietrich demande à Condorcet cinq billets d'entrée pour la séance du lendemain à l'Académie Royale des Sciences (dont 2 femmes) 4 avril : lecture de son observation sur une pierre magnétique et sonore, examinée par Sage et Berthollet. 13 avril : présentation par Desmarest et Baumé de son mémoire sur la fontaine salante de Camarade dans le comté de Foix. 13 juin : évocation par Sage et Lavoisier en séance de sa description des mines de fer du territoire de Vicdessos dans le comté de Foix. Autres évocations à l'Académie au cours de l'année de ses travaux sur la pierre d'aimant, sur les sables et terres aurifères, sur l'or de l'Ariège dans le comté de Foix, sur les mines de Couserans, sur les mines de fer de la vallée de Niederbronn, sur les mines de Comminges, sur les mines de fer du comté de Foix, sur le moyen de teindre la soie par l'acide nitreux, sur les mines des Pyrénées.	Publication du <i>Supplément au traité chimique de l'air et du feu</i> de Scheele, traduit et annoté par Dietrich. Les <i>Mémoires de mathématiques et de physique</i>, t.10, p.435-466, reproduisent son article sur le Kaisersthal, déjà paru dans le <i>Journal de Physique</i> en 1783.
1786	23 juin : Darcet et Lavoisier présentent à l'Académie sa description des gîtes de minéraux des forges et des salines des Pyrénées. Lavoisier s'appuie sur des mémoires de Dietrich pour présenter un rapport sur les forges des grandes Landes et les mines de plomb argentifère des Sables-d'Olonne. 2 août : Sage et Darcet présentent son mémoire sur les salines de Lorraine.	

Dessous de campagne

En 1786, Philippe Frédéric de Dietrich est un savant proche de Lavoisier et de son groupe de promoteurs de la « nouvelle chimie », ainsi qu'un traducteur publié. En plus d'une charge de secrétaire-interprète des Suisses et des Grisons, les missions ponctuelles que Dietrich assure pour le Contrôle général des Finances depuis 1772, date d'une tournée que les non-spécialistes pourraient qualifier d'« espionnage industriel » en Cornouailles, se transforment en 1784-1785 en missions semestrielles puis annuelles. Il est nommé commissaire du roi à la visite des mines pour mettre au profit de l'économie du Royaume ses « *lumières, capacité et expérience dans l'art des mines, la métallurgie et autres objets y relatifs*¹¹ ». L'expert devenu administrateur est chargé d'« *inventorier les richesses minérales du royaume et (...) conseiller les manufactures pour l'amélioration de leurs techniques, de leur rendement, de leurs débouchés* » (GALL, 2007, p.75) pour le compte de Charles Alexandre de Calonne, puissant Contrôleur général des Finances, l'équivalent d'un ministre des Finances, de l'Economie et du Commerce réunis. Ces ordres de mission pour des voyages à l'étranger et des tournées en France ne sont pas exceptionnels : Dietrich ne sera pas le seul à pouvoir les mettre en avant afin de briguer de nouveaux honneurs. Cependant, ses tournées d'inspection, effectuées dans les Pyrénées au deuxième semestre 1784 et à l'été 1785, lui donnent l'occasion de publier en 1786 le premier tome de ses *Descriptions des Gîtes de minerais*. Sa réputation dépasse les frontières : repéré par la Société des Amis de la Nature de Berlin qui en fait l'un de ses membres en 1785, des articles de sa main sont dès lors publiés dans les *Schriften der Berlinischen Gesellschaft naturforschender Freunde*¹². Philippe Frédéric de Dietrich a réussi à mobiliser suffisamment de moyens institutionnels et humains pour s'insérer concomitamment dans le réseau académique européen, le monde de l'édition et les cercles du pouvoir.

Cette reconnaissance conduit à le considérer, après dix ans de correspondance, comme un candidat suffisamment crédible pour briguer une place de membre de l'Académie royale des Sciences de Paris. Le journal du marquis de Bombelles évoque les débuts de cette campagne, dès avril 1785 : « *il a mérité cette admission par d'excellents Mémoires et des découvertes en Histoire Naturelle*¹³ ». Evoquée

lors d'un dîner chez le baron de Mackau le 14 avril 1785, auquel participent le marquis de Bombelles et Jean de Dietrich, la candidature de Philippe Frédéric de Dietrich à l'Académie des Sciences soulève notamment la question de la religion. Bien que le protestantisme de la famille ne soit pas un obstacle formel à une élection académique, Philippe Frédéric de Dietrich a depuis le début des années 1780 fait le choix d'élever ses enfants dans le catholicisme pour que ne pèse plus sur leur carrière future le plafond de verre qui s'impose alors aux non catholiques du Royaume de France. Comme le rappelle le marquis de Bombelles : « *quoique les statuts de nos Académies ne spécifient pas de quelle religion il faut être, on n'a pas encore vu de protestants être membres et surtout pensionnaires de ces sociétés*¹⁴ ». Ce choix d'éducation a fortement déplu à Jean de Dietrich, grand-père des enfants concernés, et qui fait savoir sa colère à Philippe Frédéric alors en mission à Hambourg à la fin de l'année 1781 : « *le baron de Dietrich (...) a pensé mourir de colère et de chagrin en voyant qu'un de ses fils (...) s'est déterminé à faire élever ses enfants dans la religion catholique ; peu s'en est fallu qu'il ne le déshéritât. Pourtant le mérite de ce jeune homme, la considération qu'il s'est acquise ont désarmé le courroux de son père, et sous peu de jours un gouvernement plus tolérant, plus éclairé, va permettre que l'Académie des Sciences agrée pour un de ses membres le baron de Dietrich fils (...). Ce sera le premier religieux qui ait été académicien ordinaire, quoique les statuts de l'Académie ne fassent pas mention d'eux*¹⁵. »

La question religieuse semble donc avoir plus d'importance pour le baron de Dietrich père que pour l'Académie, et lorsque l'annonce de la vacance d'une place de membre alimente les conversations à partir du 20 avril 1786, l'avis général suit la tolérance du baron de Breteuil, académicien et ministre de la Maison du Roi, qui a « *cherché constamment à adoucir le sort des Protestants du royaume et à effacer cette barbare distinction qu'un culte différent établissait entre les sujets du Roi*¹⁶ », ouvrant grandes les portes de l'Académie à Philippe Frédéric de Dietrich. En effet, Denis-Bernard Quatremère d'Isjonval (1754-1830), spécialiste de météorologie et d'araignées, membre adjoint chimiste depuis 1784, puis associé à la classe de physique générale lors de la réorganisation de l'Académie en 1785, est sur le point d'être exclu pour raison d'absence prolongée. Il a dilapidé la fortune de sa famille en menant des expériences scientifiques ruineuses, et la honte de la banqueroute l'éloigne de façon durable des séances de l'Académie. Son exclusion n'est officiellement prononcée que le 11 juillet 1786, mais

¹¹ ADD59 : Brevet de commissaire du roi à la recherche des mines, 11 janvier 1785.

¹² Un premier article sur les Vosges est publié dans le tome 6 de cette revue de la Société des Amis de la Nature de Berlin en 1785, p.431-435.

¹³ BOMBELLES (1982), *Journal*, publié sous les auspices de son arrière-petit-fils Georges, comte Clam Martinic, texte établi, présenté et annoté par Jean Grassion et Frans Durif, tome II (1784-1789), Genève : Droz.

¹⁴ *Ibid.*, p.131.

¹⁵ *Ibid.*, p.49.

¹⁶ *Ibid.*, p.131.

la candidature de Philippe Frédéric de Dietrich est soutenue dès avril 1786 par « les ducs de La Rochefoucauld et d'Ayen, joints à plusieurs autres académiciens¹⁷ ». Calonne, contrôleur général des Finances, lui-même soutient Philippe Frédéric de Dietrich. Il lui écrit le 3 juin 1786 :

« J'écrirai, Monsieur, comme vous le désirez, à M. de Vergennes et à MM. Les Intendants de Commerce relativement à la place actuellement vacante à l'Académie des Sciences, et je verrai avec plaisir que ma recommandation contribue à vous faire obtenir une place à laquelle vos travaux, vos connoissances et votre mérite vous donnent des droits¹⁸ ».

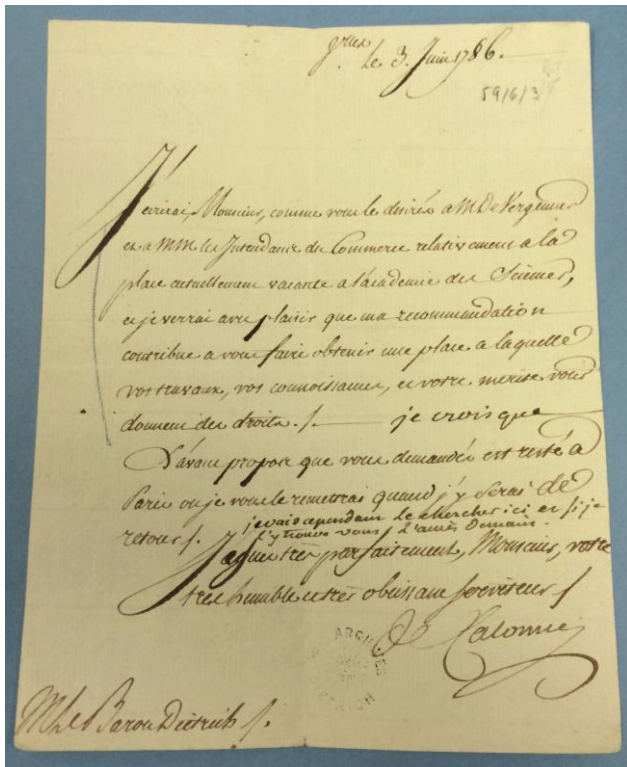


Fig.4 : Lettre de Calonne, Contrôleur général des Finances, « Premier ministre » de Louis XVI, assurant Dietrich le 3 juin 1786 de son soutien pour l'élection au siège vacant à l'Académie des Sciences.

Le Contrôleur général des Finances lui donne rendez-vous à Paris à son retour, ce qui doit ravir Dietrich dans la mesure où des pressions ministérielles ont jusque dans les années 1770 permis de faire annuler l'élection d'académiciens au profit de protégés du pouvoir : en 1768, l'élection de Lavoisier est cassée par les ministres pour nommer Antoine-Gabriel Jars à sa place, tout comme Lamarck, soutenu par le gouvernement, dame le pion à Descemet, soutenu par les académiciens, en 1779 (HAHN, 1993, p.113).

Mais cette ingérence est de plus en plus mal vécue, et les académiciens n'hésitent plus à envoyer

des délégations de protestation à Versailles lorsque des candidats trop douteux sont soutenus par le pouvoir. Entre 1774 et 1778, l'Académie, à plusieurs reprises, se bat pour que soit préservée l'idée du choix en fonction des mérites scientifiques. Macquer s'en plaint au duc de La Vrillière, secrétaire d'Etat à la Maison du Roi, en 1774, en des termes assez vifs : « J'ai gémi en certaines occasions en voyant que la médiocrité toujours intrigante l'emportait quelque fois sur de grans talens sans protection, ou croyant sottement s'illustrer en forçant les portes d'une compagnie illustre. J'ai crains souvent avec tous les vrais et dignes académiciens, que si la liberté des élections étoit gênée, cette dangereuse médiocrité ne prévalut enfin et n'entraînat pas bientôt une ruine honteuse de l'Académie¹⁹ ».

Dietrich semble avoir la faveur du gouvernement, mais ne fait pas l'unanimité parmi les grandes figures de l'Académie. Le célèbre astronome Jean-Sylvain Bailly (1736-1793), membre de l'Académie française depuis 1783 et de l'Académie des Sciences en 1785, se montre réticent à l'idée d'une candidature Dietrich. Le marquis de Bombelles, qui a déjà convaincu le puissant baron de Breteuil de soutenir Dietrich dès avril 1785, comme en témoignent son *Journal* mais aussi une lettre conservée aux archives de Dietrich²⁰, rend visite à l'astronome pour tenter de le convaincre : il a trouvé Bailly peu disposé à voter pour Dietrich, mais comme « il n'avait rien à articuler de contraire à l'opinion que nombre de gens de mérite ont du baron de Dietrich », il pense avoir réussi à l'influencer en faveur de son poulain²¹.

C'est donc une place de membre associé à l'Académie royale des Sciences que Dietrich brigue en 1786. Un autre brillant minéralogiste et métallurgiste fait campagne en même temps : Jean-Pierre-François Guillot-Duhamel (1730-1816). Elève de l'Ecole des Ponts et Chaussées, ingénieur des mines, compagnon de Gabriel Jars lors de ses « voyages métallurgiques » en Europe (LABOULAIS, 2010), notamment en Allemagne en 1756. Inventeur d'un procédé de fabrication d'acier cimenté, il entre au service du duc de Broglie, propriétaire de forges dans le Limousin, et fonde en 1767 les aciéries de Ruffec, qui font concurrence aux aciers anglais. Il échoue à développer un complexe de fonderies et de forges dans les Landes en raison

¹⁹ BNF, MS fr. 9134, fol. 133r et v. : Brouillon d'une lettre de Macquer adressée à Mesnard de Chousy, daté du 24 mars 1774, et cité par HAHN, 1993, p.115.

²⁰ ADD 98 III-8(2) : Lettre du marquis de Bombelles à Philippe Frédéric de Dietrich, datée à Versailles du 1^{er} avril 1785.

²¹ BOMBELLES (1982), *Journal*, publié sous les auspices de son arrière-petit-fils Georges, comte Clam Martinic, texte établi, présenté et annoté par Jean Grassion et Frans Durif, tome II (1784-1789), Genève : Droz, p.132.

¹⁷ *Ibid.*, p.131-132.

¹⁸ ADD 59-6(3) : Lettre de Calonne à Philippe Frédéric de Dietrich, datée à Versailles du 3 juin 1786.

d'une mésentente avec le propriétaire de ses établissements, mais passe pour l'homme clef dont aucun projet industriel ne peut se passer. Tout comme Dietrich, Guillot-Duhamel a été nommé en 1775 correspondant de l'Académie (lié à Nicolas Desmarest), et occupe depuis 1781 un poste important dans l'administration, sous l'autorité du Contrôleur général des Finances et de l'Intendant des Mines : celui d'inspecteur général des mines. Plus tard, Dietrich n'est nommé « que » commissaire du roi à la visite des mines en 1785, les cinq postes d'inspecteurs généraux étant déjà pourvus (LABOULAIS, 2012, p.28-33). Détenteur de la chaire d'exploitation et de métallurgie, Guillot-Duhamel enseigne à l'Ecole des Mines de Paris depuis sa création en 1783. Les deux minéralogistes, aux profils semblables, sont en concurrence aimable et ouverte en mai-juin 1786, comme en témoigne cette lettre de Guillot-Duhamel, qui remercie Dietrich pour « l'honnêteté » de ses démarches tout en l'assurant, en toute modestie, ne pas être « un concurrent bien redoutable » :

« En rentrant chez moi, je trouve la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, relativement à la place vacante à l'académie, que vous avez sollicitée. Je ne doute nullement de votre succès, j'en serai même extrêmement flatté, mais comme beaucoup de personnes m'ont conseillé de me présenter et que si je ne le faisais pas, on pourrait penser que j'y renonce pour toujours, je ne puis me

dispenser de faire mes visites ainsi que vous avez la bonté de me le conseiller vous-même²². »

L'augmentation du nombre de savants tout au long du siècle des Lumières conduit les académiciens à refuser l'entrée de leur compagnie à un nombre toujours croissant de candidats sérieux. Dans les années 1730, l'âge moyen d'admission à l'Académie était de 28 ans. Il passe à 39 ans dans les années 1780. Dans les années 1770, il est courant de voir les suffrages des académiciens se répartir sur 8 noms pour l'élection à un poste d'adjoint en chimie, classe la plus prisée, et jusqu'à 17 noms sont prononcés pour un poste d'associé libre en 1778 (HAHN, 1993, p.136-137).

Pour éviter la contestation et tenir compte d'une spécialisation croissante des sciences, le directeur de l'Académie, Lavoisier, opère en 1785 une totale refonte des structures de l'Académie. La classe des adjoints est supprimée, et les sections sont redéfinies de la manière suivante : deux nouvelles classes sont rajoutées en mathématiques et en sciences naturelles, ce qui aboutit à la coexistence de 8 classes. Pour que le nombre d'académiciens ne connaisse pas d'inflation trop importante, chaque classe compte désormais 6 membres (3 pensionnaires et 3 associés) contre 7 avant la réforme de 1785. La compagnie passe de 42 à 48 membres, mais 5 des 6 nouveaux postes sont déjà promis à des « surnuméraires » élus précédemment et qui trouvent à la faveur de cette réorganisation une place officielle.

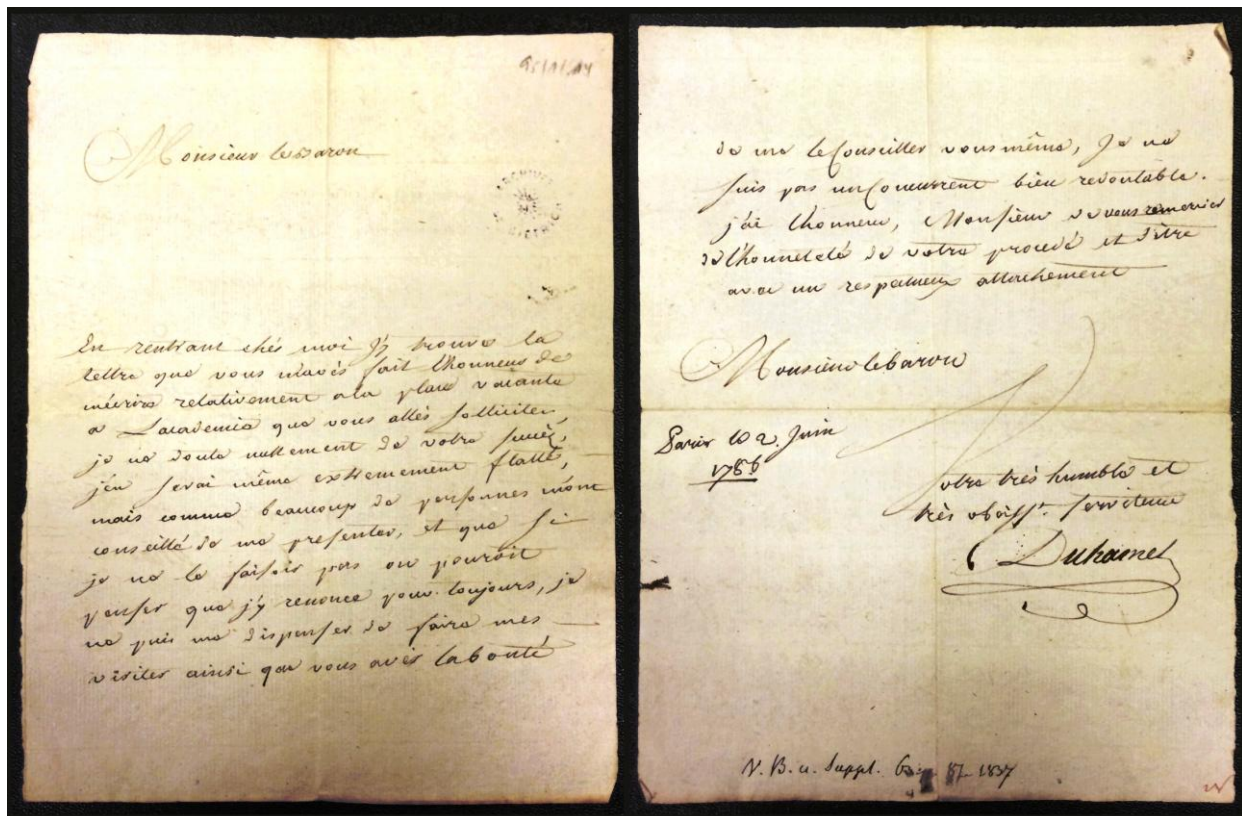


Fig.5 : Duhamel, concurrent de Dietrich, lui écrit le 2 juin 1786 (ADD 95-1(14)) en toute transparence. Un brin manipulateur, il joue la carte de la modestie, se présente comme un outsider tout en continuant de ne faire campagne que pour se positionner pour une élection future. Il sera élu finalement élu avant Dietrich !

²² ADD 95-1(14) : Lettre de Guillot-Duhamel adressée à Philippe Frédéric de Dietrich le 2 juin 1786.

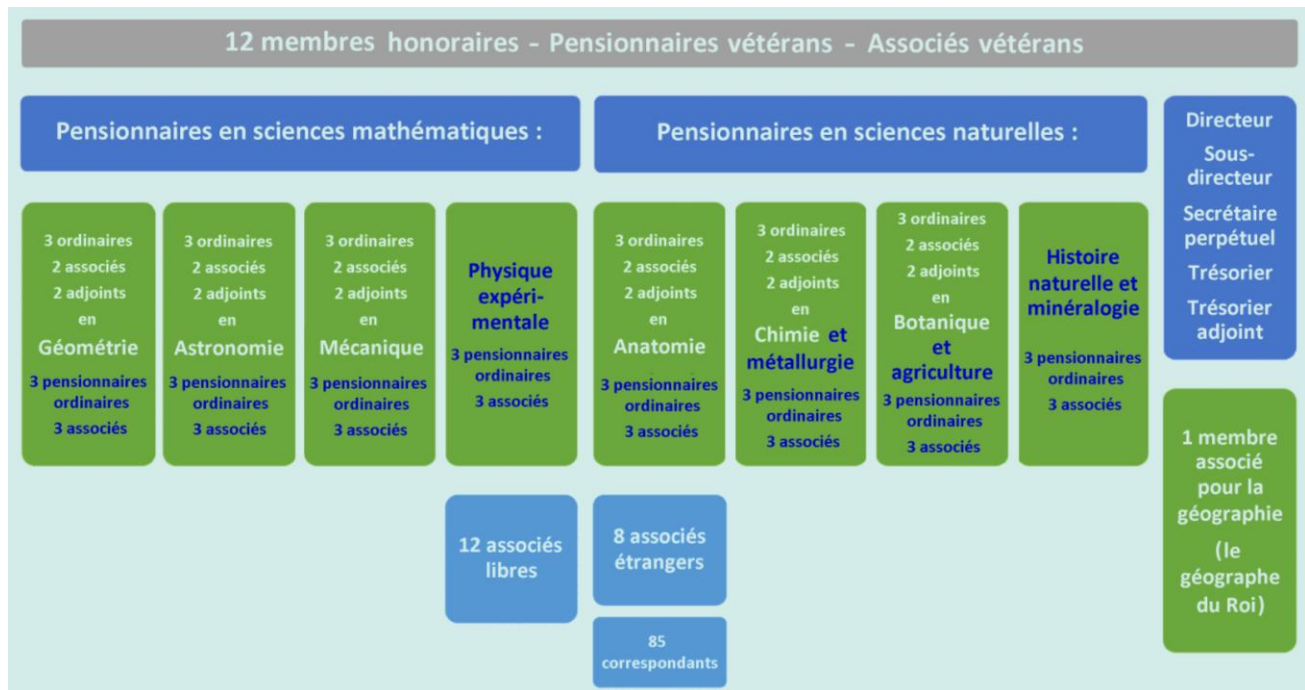


Fig. 6 : Structure de l'Académie des Sciences (en blanc), réorganisée par Lavoisier en 1785 (en bleu foncé). La métallurgie est alors adjointe à la chimie, et l'agriculture à la botanique, soulignant l'importance des perspectives économiques attendues du développement et de la redéfinition des sciences.

Ce 2 juin 1786, au moment-même où Duhamel et Dietrich s'écrivent au sujet de la place d'associé libre, décède l'abbé Jean-Paul de Gua de Malves (1712-1786), naturaliste, mathématicien et géomètre, adjoint géomètre à l'Académie depuis 1741, enfin devenu membre pensionnaire en 1783, mais également membre de la *Royal Society* de Londres. Il libère une place de membre dans l'une

des deux nouvelles classes nées de la restructuration de l'Académie en 1785, à savoir celle d'histoire naturelle. Son décès, ainsi que la vacance à prévoir du poste de Quatremér d'Isjonval, va provoquer une cascade d'élections en juin, juillet et août 1786 qu'Emmanuel Grison a retracées à partir de la correspondance de Lavoisier (GRISON, 1996) :

Place vacante à pourvoir	Candidats	Elu
Place de membre pensionnaire en histoire naturelle et minéralogie de l'abbé de Gua	Darcet, associé en histoire naturelle	Darcet, élu le 28 juin 1786
	Guillot-Duhamel, correspondant de Desmarests, inspecteur des mines	
	Abbé Haüy, associé en physique générale	
Place d'associé en histoire naturelle et minéralogie laissée vacante par la promotion de Darcet	Dietrich	Guillot-Duhamel, élu le 8 juillet 1786 ²³
	Guillot-Duhamel	
	Hassenfratz	
	Pelletier, pharmacien et chimiste	
Place d'associé en physique générale laissée vacante par l'exclusion de Quatremér d'Isjonval	Dietrich	Dionis du Séjour, élu le 22 juillet 1786 ²⁴
	Dionis du Séjour, associé libre	
	Hassenfratz	
	Montucla	
	Deparcieux	
Place d'associé libre laissée vacante par la démission puis promotion de Dionis du Séjour	Anisson, Dietrich et d'autres noms en concurrence, mais Dietrich est élu le 2 août 1786.	

²³ PV de l'Académie des Sciences, séance du 8 juillet 1786.

²⁴ PV de l'Académie des Sciences, séance du 22 juillet 1786.

Deux enfants de Reichshoffen en lice à l'Académie des Sciences

Apparaît dans la liste de candidats de l'été 1786 le nom d'un savant : Jean-Henri Hassenfratz (1755-1827), dont le patronyme, comme celui de Dietrich, est bien connu à Reichshoffen. Originaires de Thurgovie (Suisse), des membres de la famille Hasenfratz ou Hassenfratz ("gueule de lièvre" en allemand) ont quitté Frauenfeld au XV^e siècle pour s'établir à Reichshoffen, où ils exercèrent les métiers de tonnelier, de vannier, de maçon et de tailleur de pierre. Jean-Henri Hassenfratz n'est pas né à Reichshoffen, mais à Paris, car son père, Jean Hassenfratz, né vers 1731, aurait quitté le village après 1754 et le décès de ses parents. Il décide de



Fig. 7 : Jean-Henri Hassenfratz (1755-1827), chimiste, rival de Dietrich en 1786 lors des élections à l'Académie des Sciences de l'été 1786. Son père, originaire de Reichshoffen, a tenté sa chance à Paris dans les années 1750.

partir faire fortune dans la capitale, où un marchand de vin de la rue de Bellefond, Knips, l'embauche. Installé à Montmartre, il francise son nom en « Lelièvre » et épouse la belle-sœur de son patron, Marie-Marguerite Dagommer, issue d'une riche famille de commerçants et exploitants de cabarets (GRISON, 1996, p.12). Le mariage est inégal, tant du point de vue du capital que du capital social et culturel, puisqu'au bas de la procuration et du contrat de mariage de 1756 ne figurent d'autres signatures du côté de l'époux que des croix

d'analphabètes, tandis que l'épouse et ses témoins signent très lisiblement. Jean-Henri Hassenfratz naît de ce mariage le 27 décembre 1757 rue Coquenard, où ses parents se sont établis avant d'acheter plusieurs cabarets et de mener à bien plusieurs opérations immobilières assez lucratives. Promis à une carrière de charpentier, Hassenfratz se passionne pour la géographie. Autodidacte brillant, il est pris sous l'aile du géographe du roi et de Jean de Champigny, qui lui font rencontrer Monge et Sage. Ce dernier lui permet de faire partie de la première promotion d'élèves de l'École des Mines. De retour d'une mission d'observation minéralogique et métallurgique en Styrie et en Carinthie en 1783-1784, il est reçu correspondant de la Société royale de Médecine en 1783 et nommé sous-inspecteur des mines en 1785 sous l'autorité de l'Intendant des Mines et du Contrôleur général des Finances, dans la même administration que Dietrich. Proche de Lavoisier, son nom est prononcé à l'Académie des Sciences à partir du 8 juillet 1786.

Les deux enfants de Reichshoffen, Dietrich et Hassenfratz, inondent la compagnie de mémoires savants, dans l'espoir de s'attirer des soutiens à la faveur de comptes rendus par un académicien complice sans être forcément complaisant, mais qui mettrait opportunément leur travail en valeur en vue de l'élection. Pendant toute la durée de la campagne, ou plutôt de ces campagnes, Dietrich a maintenu sur les académiciens une pression constante en juillet-août 1786. Darcet et Lavoisier présentent le 23 juin une de ses descriptions des gîtes de minéraux et des salines des Pyrénées. Le 20 juillet, il transmet à Lavoisier, qui les lui a demandés afin de pouvoir faire sa campagne, trois mémoires et un *curriculum vitae* détaillé rappelant ses autres affiliations académiques en Europe (à la Société royale de Göttingen et à la Société des Curieux de la Nature de Berlin, afin de rappeler la stature internationale de son réseau savant), rappelant qu'il s'acquitte très honnêtement de son poste de correspondant, ayant « régulièrement remis à l'Académie depuis six à sept ans » ses observations ainsi que « beaucoup d'extraits et de traductions de journaux étrangers²⁵ », et faisant la liste, plus exhaustive qu'il veut bien l'avouer, des travaux communiqués à l'Académie : une « rapsodie dont M. Dietrich auroit pu grossir la liste » et « dont M. Lavoisier fera (...) l'usage qu'il en jugera convenable²⁶ ». Enfin, le 2 août, jour de l'élection, Sage et Darcet introduisent son mémoire sur les salines de Lorraine.

²⁵ LAVOISIER (1986) *Correspondance*, vol. IV (1784-1786), Paris : Belin, p.234-235.

²⁶ *Ibid.*, p.235.

Autre stratégie payante : Dietrich reste présent aux séances de l'Académie alors que d'autres candidats en sont éloignés géographiquement, pour raisons personnelles ou professionnelles. Le 13 juillet, depuis Vichy, Anisson, un rival, accuse réception de la réponse de Lavoisier qui lui indique qu'en son absence, les suffrages se porteront sur Dietrich : « *M. Diétrich va donc tirer les marrons que j'aurais mis au feu ou plutôt vous Monsieur, c'est assurément bien dur. Quoiqu'il en soit, ayez pitié d'un absent*²⁷ ». Lavoisier répond au savant déçu le 20 juillet suivant de la manière suivante : « *Je crois que le meilleur parti que nous puissions tirer des circonstances est de vous obtenir les secondes voix pour la place d'associé libre. Il y a un parti très fort pour M. Dietrich et plusieurs de vos amis se trouvent précisément engagés dans ce parti. Je regarde actuellement comme impossible de balancer Dietrich*²⁸ ». Il est bien question dans cet échange de la place d'associé libre, et non de la place d'associé en physique générale que brigue également Dietrich le 22 juillet, et que les académiciens semblent réserver à Dionis du Séjour. Dionis du Séjour a d'ailleurs démissionné de son poste d'associé libre le 14 juillet, une semaine avant d'obtenir sa promotion les 22 et 23 juillet, ce qui laisse supposer qu'il en avait la quasi-certitude, et que, par effet de cascade, son meilleur concurrent serait promu à sa place quelques jours plus tard. Il semble que les académiciens, à l'instar de Lavoisier, aient dès le 13 juillet porté leur choix sur Dietrich, et mettent en œuvre une stratégie de cooptation qui se joue toujours avec deux élections d'avance.

Juste avant l'élection du 22 juillet 1786, Lavoisier écrit à Hassenfratz pour lui livrer son pronostic (qui se vérifiera) et lui prodiguer des conseils : être présent aux séances car « *les absents ont tort* », ne pas se disperser dans des recherches dans de trop nombreux domaines pour impressionner l'Académie, car « *l'esprit n'a qu'une étendue limitée et on ne peut y entasser beaucoup de connaissances sans nuire (...) à la netteté des objets* » et être persévérant, car « *il n'est aucun de nous qui ne se soit présenté plusieurs fois avant d'être admis : on se presse au passage mais il n'en peut entrer qu'un seul à la fois et quoique peut-être on ne dût avoir égard qu'au mérite académique, la date de prétention est comptée pour quelque chose*²⁹ ». Les voix obtenues par Dietrich aux différents scrutins de l'été 1786 semblent donner raison à Lavoisier : en quatrième position le 8 juillet, Dietrich passe en deuxième position après Dionis du Séjour le 22 juillet, et est finalement l'heureux élu

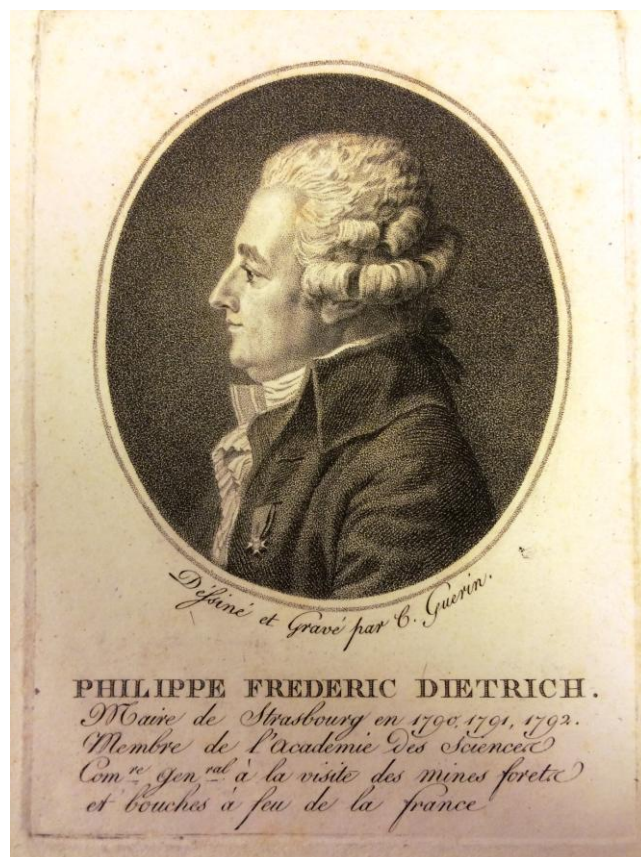


Fig.8 : La gravure de Guérin rappelle, sous le médaillon de Philippe Frédéric de Dietrich, l'élection tant attendue à l'Académie des Sciences en 1786, fierté de la famille.

du 2 août 1786. Les conseils prodigués par Lavoisier à Hassenfratz n'ont pas suffi : « *Le crédit de Hassenfratz pour obtenir une place à l'Académie, malgré l'indulgence de Lavoisier, était encore bien mince, fort inférieur à celui d'un Dietrich. Mais, hélas pour lui, l'occasion ne se représentera plus. Il a manqué le coche de l'Académie, et définitivement* » (GRISON, 1996, p.65).

Hassenfratz ne lui en tient pas rigueur pour autant, et participe et anime avec Dietrich l'équipe resserrée qui travaille autour de Lavoisier à promouvoir la « nouvelle chimie », et qui publie à partir de 1789 les *Annales de chimie*. Cependant, même si les élections à l'Académie, ritualisées par des visites de candidats aux pensionnaires, des envois de mémoires en dernière minute, le rappel du travail précédemment fourni et une campagne de salon, semblent jouées d'avance, elles ne sont pas dénuées d'enjeux sociaux à une époque où les mentions dans l'*Almanach royal* sont chères. Les carrières savantes ont donc un volet institutionnel et social non négligeable dans une société où l'honneur de la famille continue de tout déterminer, mais que les mérites propres à chacun suffisent de plus en plus à légitimer. Même si l'Académie reste encore très aristocratique malgré la réforme de 1785, en faire partie est un travail à plein temps.

²⁷ *Ibid.*, p.232.

²⁸ *Ibid.*, p.235.

²⁹ GRISON, 1996, p.65.

Finalement, la reconnaissance la plus tardive de la qualité du travail de Philippe Frédéric de Dietrich vient de son père. Les archives restent muettes sur sa réaction à cette nomination prestigieuse dans une académie parisienne en 1786. Mais dès 1787, Jean de Dietrich écrit à son fils, qui vient de faire imprimer une traduction des œuvres du minéralogiste allemand Von Trebra : « *Je recevrai avec plaisir ton nouvel ouvrage. Bientôt tu passeras pour un des plus grands savants de l'Europe*³⁰ » ! Une satisfaction paternelle qui couronne plus de dix ans d'efforts pour mériter sa fierté.

BIBLIOGRAPHIE

(1993) « L'Europe des Académies », *Dix-huitième siècle*.

BRIAN E. (1997) « Académie royale des Sciences de Paris », DELON M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris : PUF, p.7-10.

BRIAN E. et DEMEULENAERE-DOUYÈRE C. (dir.) (1996) *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, Londres-Paris-New-York : Tec et Doc Lavoisier.

BRIANTA D. (2007) *Europa mineraria. Circolazione delle élites e trasferimento tecnologico (secoli XVIII-XIX)*, Milan : Franco Angeli.

BODENMANN S., PASSERON I. et SIGRIST R. (2008) « La république des sciences. Réseaux de correspondances des académies et des livres scientifiques », *Dix-huitième siècle*, n°40, p.5-27.

CHASSAGNE A. (2007) *La bibliothèque de l'Académie royale des Sciences au XVIIIe siècle*, Paris : Editions du CTHS.

GALL, J.-C. (2007) « Les travaux scientifiques de Philippe Frédéric de Dietrich », KINTZ J.-P., *Autour des De Dietrich de 1685 à nos jours*, Reichshoffen : Association De Dietrich, p.74-81.

GRISON E. (1996), *L'étonnant parcours du républicain Jean-Henri Hassenfratz (1755-1827)*, Paris : Les Presses de l'École des mines.

HAHN R. (1993) *L'anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des Sciences de Paris (1666-1803)*, Paris : Edition des archives contemporaines.

HALLEUX R., Mc CLELLAN J., BARABIU D., XHAYET G. (2001) *Les publications de l'Académie royale des Sciences de Paris (1666-1793)*, 2 tomes, Turnhout : Brepols.

LABOULAIS I. (2010) « Les voyages métallurgiques de Gabriel Jars (1774-1781) », BEAUREPAIRE P.-Y. et POURCHASSE P., *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes : PUR, p.181-196.

LABOULAIS I. (2012) *La maison des mines. La genèse révolutionnaire d'un corps d'ingénieurs civils (1794-1814)*, Rennes : PUR.

MAFFARETTE-DAYRIES P. (2000) « L'académie royale des sciences et les grandes commissions d'enquête et d'expertise à la fin de l'Ancien Régime », *Annales historiques de la Révolution française*, n°320, p.121-135.

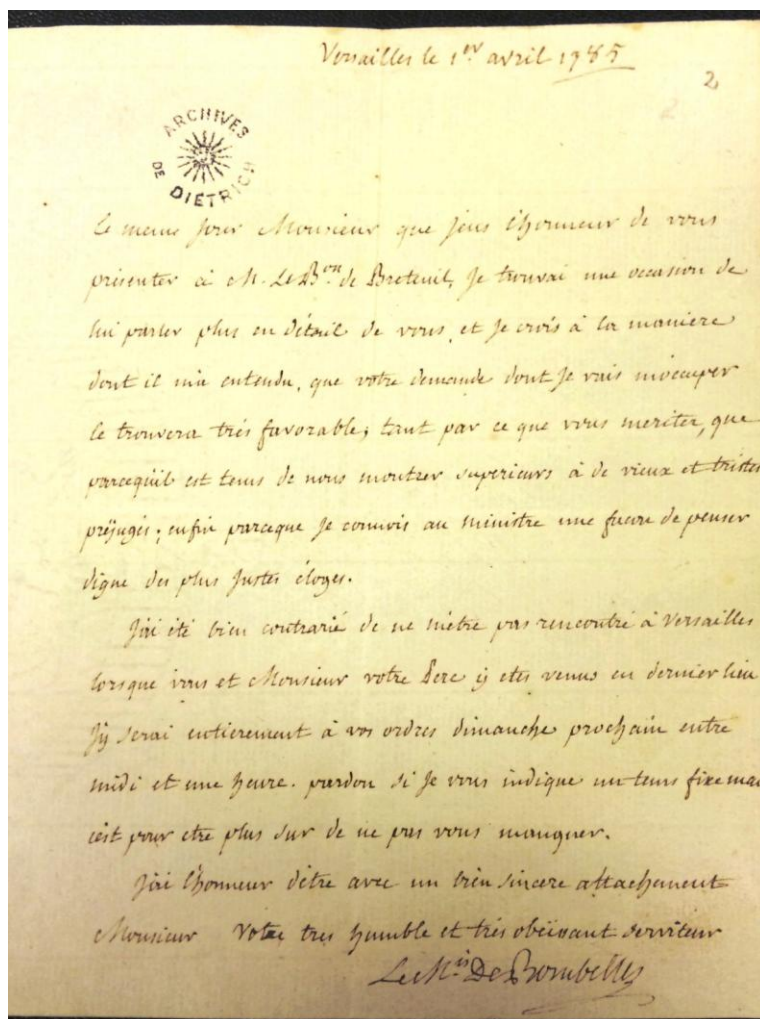


Fig.9 : Lettre du marquis de Bombelles à Philippe Frédéric de Dietrich, datée à Versailles du 1^{er} avril 1785.
ADD 98 III-8(2)

Bombelles est l'un des premiers soutiens de Dietrich et l'instigateur d'une campagne de plus d'une année pour son entrée à l'Académie des Sciences.

³⁰ ADD 53a-7(2) : Lettre de Jean à Philippe Frédéric de Dietrich, datée de Strasbourg le 23 juin 1787.

Albert Louis Eugène de Dietrich 1861-1956

Industriel, voyageur et collectionneur



Lise Pommois

Albert-Louis-Eugène de Dietrich était le petit-fils du grand industriel Albert de Dietrich (1802-1888). Descendant de cette illustre famille, il était destiné à obtenir le diplôme d'ingénieur civil des Mines, sans toutefois devenir maître de forges. Il travailla cependant pour l'entreprise familiale et il se trouvait en Amérique du sud dans les années 1890, avec une mission bien précise : étudier la possibilité d'établir une liaison ferroviaire entre le Chili et la Bolivie à travers le désert d'Atacama. Il y représenta l'entreprise pendant deux ans.

En effet, depuis 1840, De Dietrich avait dû s'adapter au marché et se spécialiser dans la demande de produits sidérurgiques émanant du secteur ferroviaire. Au moment de l'annexion de l'Alsace en 1871, l'usine de Mouterhouse et l'atelier de Reichshoffen étaient les deux sites les plus importants du groupe. L'entreprise travaillait alors essentiellement pour le secteur ferroviaire français. Profondément patriotes et liés moralement aux habitants du canton de Niederbronn par leur politique sociale, les de Dietrich restèrent en Alsace, tout en créant l'usine de Lunéville. Albert, devenu majeur en 1882, opta pour la nationalité française.

La perte du marché français et la forte concurrence du marché allemand après 1871 contraignirent l'entreprise à chercher des débouchés en Amérique du sud. Le Chili en particulier était devenu une terre d'émigration européenne, surtout allemande suite à l'adoption de la loi sur l'émigration sélective de 1845. Voilà comment Albert de Dietrich découvrit, au nord du Chili, le désert d'Atacama et ses paysages fantastiques, ses villages précolombiens, ses sommets de plus de 5000 m de haut couverts de neige, ses mines de cuivre, ses geysers, ses lacs, sa terre craquelée due à une aridité extrême, les 3000 km² du salar ou immense lagune de sel, réserve de lithium et habitat pour des centaines de flamands, et les plus anciennes momies du monde...

A Chiu Chiu, situé à 2525 m d'altitude en territoire Atacamenos, alors en Bolivie mais aujourd'hui au Chili suite à des cessions de terrains, il visita l'église San Francisco, la plus vieille du Chili, construite en 1600 en torchis et bois de cactus, ainsi que le cimetière attenant. Dans quelles conditions se procura-t-il deux momies anciennes ? Il semble, selon des lettres conservées dans les archives du musée du Quai Branly, qu'il ait procédé à des fouilles. Comment rapatria-t-il les nombreux objets et les deux momies à Paris où il vivait alors ? Les objets furent donnés au musée d'ethnographie du Trocadéro et les momies, l'une (un homme) au

musée de Saint-Dizier où elle se trouve toujours et l'autre (une femme) à un musée de Strasbourg, en l'occurrence au musée zoologique du boulevard de la Victoire, en l'absence de musée ethnographique, alors qu'elle aurait dû être à Nancy. La momie de l'homme est datée du 10^e/15^e siècle après J.C. Depuis, la collection ethnographique a intégré les collections du musée du Quai Branly (inauguré en 2006).

Nous en savons plus sur l'homme, suite à un scanner réalisé le 18 novembre dernier au Centre hospitalier Geneviève Anthonioz de Gaulle

Momie d'un homme au musée de Saint-Dizier

Photo G. Garitan



par Samuel Mérigeaud, spécialiste en imagerie biologique : « Il s'agit d'un homme plutôt âgé pour l'époque, c'est-à-dire âgé de 50 ans environ, au moment de son décès. Il souffrait de diverses et importantes pathologies dentaires comme des caries ainsi que d'arthrose. Il présente également un signe de vieillissement des artères au niveau d'une carotide. Par ailleurs, une calcification thoracique peut laisser envisager une tuberculose pulmonaire, sans pour autant l'affirmer.

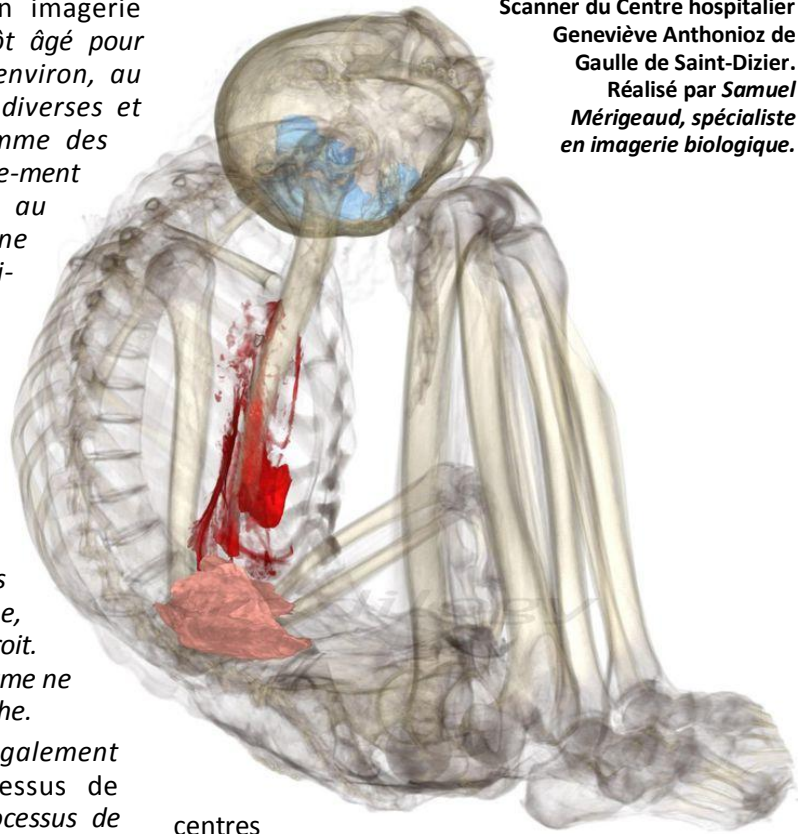
Le scanner révèle que la momie présente une particularité : un épaississement de l'os autour d'un objet en forme de pointe triangulaire dense, sûrement une pointe de flèche, planté dans la mandibule. Cet épaississement indique que l'os a cicatrisé autour de ce corps étranger. Un deuxième objet, du même type, se trouve sous la peau au niveau du pubis droit. Cependant, l'aspect moins évident de la forme ne permet pas d'affirmer qu'il s'agit d'une flèche.

Le processus de momification a également été élucidé. (Contrairement au processus de momification égyptien) il s'agit d'un processus de momification naturelle où les organes sont restés en place, sans éviscération ou excérération. Plusieurs organes sont reconnaissables sur l'image tels que le cerveau, le cœur, le foie ou encore le rein, témoignant de la bonne conservation globale de la momie. Il faut tout de même signaler une importante instabilité à l'extrémité céphalique, due à une rupture entre deux vertèbres de la colonne cervicale, liée à un traumatisme subit après la mort.

La réalisation du scanner a permis de diagnostiquer les éléments pouvant compromettre la conservation de la momie et de guider une restauration adaptée. En effet cet examen était non-invasif ; il n'a entraîné aucun dommage sur ce sujet momifié, notamment grâce à l'emballage réalisé pour protéger son extrémité céphalique ».

De retour d'Amérique du sud, Albert semble s'être désintéressé de l'avenir de l'entreprise pour s'adonner à la peinture et à sa passion de collectionneur de tableaux et d'objets anciens, comme des bronzes ou des vases grecs. Il fit un riche mariage en épousant en 1992 Marie-Louise Lucie Hottinguer (fille du baron Rodolphe Hottinguer, régent de la Banque de France). Les Hottinger étaient de riches banquiers d'origine suisse.

Albert finit par rentrer en Alsace et acheta le domaine de la Léonardsau près d'Obernai en 1896. Il y fit construire un château pour abriter ses collections. Il acheta de nombreux objets à Florine Langweil (1861-1958), pauvre juive originaire de Wintzenheim qui avait épousé à Paris Charles Langweil, antiquaire autrichien. Lorsqu'il l'abandonna, elle reprit le magasin, en fit un des premiers



Scanner du Centre hospitalier
Geneviève Anthonioz de
Gaulle de Saint-Dizier.
Réalisé par Samuel
Mérigeaud, spécialiste
en imagerie biologique.

centres artistiques de l'époque et se spécialisa dans l'art d'Extrême-Orient. A sa mort, ses collections furent vendues à divers musées, dont une magnifique collection japonaise qui fut acquise par le musée Unterlinden.

Albert ne séjournait à la Léonardsau que quelques mois par an car il se partageait entre la villa Greiner à Strasbourg (aujourd'hui musée Tomi Ungerer), un appartement à Paris boulevard Malesherbes et la villa Araucaria construite en 1925 à Cannes (aujourd'hui propriété de Saoudiens). Ardent défenseur de l'identité alsacienne et de la culture française en Alsace, il fréquenta les membres du cercle de Saint-Léonard, fondé en 1890. Il côtoya le créateur de meubles Charles Spindler, le décorateur Léo Schnug, le fondateur du musée alsacien Pierre Bucher ... Ce site emblématique symbole de l'amour d'un homme pour sa région est en péril. Vendu au général Gruss, gouverneur général de Strasbourg en 1950, il appartient à la ville d'Obernai depuis 1970 et a grand besoin de rénovation, comme le parc.

Bibliographie :

- <http://www.cerclesaintleonard.com>
- <http://www.saint-dizier.fr/actualite/les-mysteres-de-la-momie-reveles-544.html>
- <http://chile.travel/fr/ou-aller/chiu-chiu-4/>
- http://musees-de-france-champagne-ardenne.culture.fr/musee_saint_dizier.html
- DNA : Une momie dans les bagages du baron de Dietrich, dimanche 31 janvier 2016.